

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE MARIAGES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 2 novembre 1912

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. A. L. Claudel, 615 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Les alliés slaves et la Russie

Le roi Ferdinand, dans la proclamation qu'il a adressée aux Bulgares, en allant prendre le commandement de l'armée, a invoqué plusieurs fois les souvenirs historiques qui unissent son peuple à la Russie. Il a rappelé "la grande libératrice chrétienne", à laquelle les Bulgares sont redevables de leur liberté et de leur vie paisible; il a demandé à ses soldats de se souvenir de "la vaillance des libérateurs russes"; il a répété la parole du "Tsar libérateur" allant au combat pour ses frères slaves, en 1878 et disant: "l'œuvre sacrée doit être menée à bout." Le souverain des Bulgares ne pouvait pas se mettre plus nettement et plus ostensiblement sous la haute protection de la Russie et du tsar Nicolas.

La guerre actuelle est une affaire de race et de religion qui s'est affirmée dès le premier moment. "La race bulgare", a dit le Roi, va combattre pour la "réalisation d'un grand problème", qui est la libération des frères restés soumis à la domination turque par la volonté de Bismarck et la docilité de l'Europe; "c'est aussi la lutte de la Croix contre le Croissant". Il ne peut pas y avoir de doute à cet égard. La proclamation royale a été contresignée par tous les ministres pour établir plus clairement que ces appels à la protection religieuse correspondent aux sentiments de toute la nation.

On ne peut point douter que le Tsar Nicolas et la Russie tout entière éprouvent des sentiments pleins de sympathie pour les combattants d'aujourd'hui. En ce moment, aucune action spéciale ne se produit en faveur des peuples opprimés par les Turcs, mais une heure sonnera, après la vic-

toire, en faveur des frères de race et des frères de religion. Il est impossible de supposer que la note des Puissances puisse recevoir sa pleine exécution. Ceux qui auront été à la peine seront à l'honneur et au profit. Tous les efforts des autres nations, qui n'auraient pas pour objet de favoriser les peuples chrétiens à l'heure du règlement, riqueraient d'en compromettre gravement le résultat.

UNE PROPHECIE.

Voici l'opinion de M. Claude Farrière sur la guerre des Balkans. Elle affecte une forme prophétique.

"Et d'abord, qu'on le sache bien, et que messieurs les gens de Bourse daignent bien croire sur parole: il y aura guerre. Peut-être pas cette fois-ci. Peut-être pas demain. C'est aujourd'hui, 3 octobre 1912 que j'écris ce mot-là, "demain". Mais bientôt, il y aura guerre, parce que cette guerre-là est voulue, préméditée, préparée d'avance, et le plus sûrement du monde, par un homme de la plus vaste et de la plus profonde intelligence, et parce que cet homme, Ferdinand, tsar de Bulgarie, ne peut manquer de trouver, tôt ou tard, l'heure favorable qu'il attend et qu'il espère depuis bientôt un quart de siècle: l'heure où la Bulgarie victorieuse sur quelque grand champ de bataille, comme le fut la Prusse à Sadova et à Sedan, groupera autour d'elle, et à son profit, une confédération plus ou moins impériale de tous les Etats balkaniques, la Grèce et la Roumanie exceptés, en rejetant hors d'Europe les Turcs, et en reprenant à son compte l'antique projet des tsars russes sur Byzance."

M. Claude Farrière croit donc à la constitution prochaine d'un grand empire des Balkans supplantant l'empire ottoman. Et il ajoute: "Je le regretterai. Je ne sache pas au monde un peuple doué de plus nobles qualités que le peuple turc. Et je le dis très haut, dans cette lutte injuste qui se prépare, mes vœux les plus ardents vont au faible contre le fort, au Musulman contre le Chrétien."

Pour Claude Farrière et Loti, tous deux marins distingués par leurs œuvres littéraires, les amis, contrairement au proverbe, sont les Turcs.

La Femme nue.

La scène se passe à Amsterdam. A la vitrine d'un marchand de tableaux est exposée une toile représentant un modèle, une femme nue, vue de dos. L'œuvre est bien venue; quelques passants s'arrêtent, un groupe se forme. L'agent de police, chargé de veiller à la moralité de la rue, devine un scandale. Il s'approche et pénètre dans le magasin. Il faut enlever ce tableau. Pourquoi? Il faut enlever tout de suite; sinon, le dresse procès-verbal. Attention à la pudeur! Le marchand proteste, parle, c'est une œuvre d'art. L'agent reste inexorable. On téléphone au commissaire de police du quartier qui vient aussitôt et donne raison à son subordonné. Pendant ce temps, le rassemblement a grossi; le peintre prévenu, est arrivé. Ses arguments n'émouvent pas les représentants de l'autorité. "Nimpoire, réplique l'artiste, mon tableau restera exposé." Et prenant un morceau de étoffe, il le

fixe sur le cadre, de façon à ne laisser paraître que la tête de la femme nue. Les hommes de la police sont satisfaits; la morale est sauvée et l'artiste se frotte les mains, sa toile habillée ayant plus de visiteurs que n'en avait jamais eu la femme nue.

Allons tous à l'Ecole des Quadrumanes.

Si véritablement l'homme descend du singe, il s'est peut-être amélioré au point de vue intellectuel, mais il a bien perdu physiquement.

C'est en ces termes peu flatteurs pour nous que s'exprime le chevalier Roberto Monetti, le fondateur directeur de l'école des quadrumanes de Livadia, non loin du mont Parnasse en Grèce. Ce gentilhomme d'origine italienne est bien aimable de reconnaître que nous avons "peut-être" gagné en intelligence. S'il observe, en comparant le singe à l'homme, une débâcle physique chez ce dernier, ce n'est pas chez ses yeux le visage bleu des hamadryades ou la face jaune et bouffie du ouistiti-hon aient plus d'attraits que notre figure... ce qui, par ricochet, ne serait pas flatteur pour lui. Non, le chevalier Monetti, grand amateur de sport et apôtre de la culture physique à outrance déplore seulement que nous ayons perdu cette force qui rend si redoutables les orang-outangs, et surtout, que nos doigts de pieds nous soient devenus inutiles.

Ah! si nous étions encore quadrumanes! Si nos pieds débarrassés enfin des laides, maisaines et gênantes chaussures qui les déforment, pouvaient retrouver leur souplesse, leur force, leur faculté de préhension, leur usage naturel enfin combien l'existence nous deviendrait plus facile et plus agréable!

Les moignons des chinoises, enfermés dans des souliers de plomb nous suppriment. Les habitants du Géleste empire n'ont fait cependant qu'accentuer notre erreur.

Le pied doit être à l'air et à la lumière comme la main. Nous devons rendre à nos orbelets leur forme primitive, en débiter les jointures par des exercices d'assouplissement méthodiques de façon à pouvoir un jour, le plus aisément du monde, ramasser à terre un objet quelconque ou caresser le chat qui passe, tout en continuant à lire, journal du main et pipe de l'autre.

La Grèce moderne avait déjà su renaitre les pasteurs antiques sous la robe de M. Raymond Duncan entouré de quelques disciples. Grâce au chevalier Monetti, elle possède aujourd'hui l'école des apprentis quadrumanes.

En une demeure des plus rustiques, ils vivent à cinq ou six adeptes convaincus autour de leur chef, vêtus de bure, sans chapeaux et les jambes nues. Ils ne sont pas astreints à suivre des cours, mais s'appliquent à chaque minute, de l'aube au crépuscule, à poursuivre leur idéal.

Les noms de quelques-uns des compagnons du chevalier Monetti, méritent de passer à la postérité. Ce sont: l'Anglais Smith, qui, venu au monde manchot, apprit tout naturellement à se servir de ses pieds. Il possède un joli talent d'aquarelliste et gagne sa vie en maniant le pinceau d'un orfèvre. Ses pieds lui tiennent tellement bien de mains, qu'il

peut prendre de l'argent dans sa poche et rendre la monnaie. L'Indien Tommy James apparaît longtemps à la troupe d'un cirque. Manchet lui aussi, il se couchait sur le dos dans les bois pour tirer à l'arc les oiseaux qui passaient à sa portée.

Deux Grecs, Othomes et Thyrisa, ont acquis, à force de persévérance, un double-piedstre suffisant pour fléchir en bonne place dans cette société mottendue. Un Turc enfin peut conduire une voiture en tenant les rênes avec les pieds.

Le chevalier Roberto Monetti est surtout l'apôtre de cette cause nouvelle: ses exploits prouvent plus de bonne volonté que de maîtrise.

Correspondance de guerre.

Pour la première fois probablement dans les annales du journalisme, il faut enregistrer la présence d'une femme parmi les correspondants de guerre qui se trouvent dans les Balkans.

Mme Mary Durham vivait depuis douze ans à Göttinge, d'où elle adressait périodiquement des articles aux publications d'Angleterre et d'Amérique. On a même dit qu'elle était fait naturalisée Monténégro. Quand la guerre éclata, elle se fit nommer officiellement "war correspondent" par deux importants journaux de Londres et de New-York. Elle avoue sincèrement, dit "l'Intransigeant", qu'elle n'adore pas l'odeur de la poudre.

Le sifflement des obus, confusé-elle, forme une musique agréable, ce qui ne l'empêche pas de se jeter à plat ventre quand les batteries des Turcs se font entendre.

Mot pour rire.

En classe. — Comment diriez-vous "magasin de nouveautés" en latin? — Novi bazar.

THEATRES. CRESCENT.

Les habitués du théâtre Crescent assisteront aujourd'hui à une délicieuse comédie intitulée "A Kentucky Romance" écrite par M. Joseph L. Brandt. Cette comédie est admirablement arrangée pour plaire au public; elle est, de plus, jouée par des artistes de talent.

Mlle Beulah Poynter qui a remporté beaucoup de succès à la Nouvelle-Orléans, notamment dans "Lena Rivers" y joue le rôle principal celui d'une jeune fille pauvre qui est enlevée de sa misérable hutte et qui épouse Les Jameson; leurs premières années de mariage sont heureuses, mais tout change, quand la mère de son mari et la jeune fille qu'elle avait choisie pour son fils, les retrouvent. Alors les difficultés commencent et ils se séparent. Ils ne sont réunis que deux ans plus tard. Une des scènes les plus comiques est celle où la mère du mari apprend que la jeune femme est légalement la propriétaire d'une maison acquise par la famille Jameson.

Les costumes et les décors sont de la plus grande beauté.

A la demande d'un grand nombre de ses admirateurs Mlle Poynter jouera vendredi soir et samedi en matinée "Lina Riv et il y aura matinée mardi, jeudi et samedi.

OPERA FRANÇAIS.

Brillants débuts de la troupe d'Opera Comique - M. no -

Nous avons assisté hier soir à une des plus admirables représentations de "Manon" qu'il ait été donné au public Neo-Orléans d'entendre depuis nombre d'années, représentation qui eut dû être donnée devant une salle archi-comble, ce qui malheureusement n'était pas le cas.

Les trois principaux rôles ont été tenus avec une perfection absolue, et les applaudissements nourris et mérités qui ont salué à diverses reprises les interprètes ont dû leur prouver qu'ils étaient appréciés à leur juste valeur.

"Manon est certainement une des plus admirables compositions de Massenet, c'est beaucoup dire car ce musicien par excellence nous a donné un grand nombre de chefs-d'œuvre lyriques dont la valeur artistique est incontestée.

Massenet est peintre et poète, autant que musicien, et c'est surtout dans ses romances qu'on s'aperçoit qu'il sait agiter en nous les sentiments les plus délicats, y faire vibrer les cordes les plus tendres; des romances, en effet, sont d'une douceur infinie qui nous saisit, nous captive, nous émeut; ses ensembles sont aussi d'une puissance étonnante et d'une correction impeccable. Nous protestons donc énergiquement contre le dire de certains critiques qui prétendent que Massenet n'a été qu'un "compositeur habile".

L'habileté poussée à ce degré de perfection devient du génie, et nous nous servons de cette expression sans la moindre hésitation.

Il n'est pas nécessaire de donner ici des détails sur le livret de cet opéra, qui est tiré du roman de l'abbé Prévost, que nos lecteurs ont lu et relu.

On nous avait prévenu que Mlle Yerna nous ferait beaucoup de plaisir dans le rôle de Manon. On ne nous avait pas trompé, au contraire, car il serait difficile d'exagérer en parlant de cette excellente artiste. Mlle Yerna est véritablement la Manon idéale.

D'un bout à l'autre de la représentation, elle s'est montrée artiste de premier ordre, et elle a délicieusement chanté les ravissantes pages qui abondent dans son rôle.

Et il n'est pas facile ce rôle de Manon! ce n'est pas la première chanteuse légère qui peut s'y aventurer. Il faut ressentir ce qu'on chante, il faut savoir aussi bien dire. Ces qualités, Mme Yerna les possède au plus haut degré, et nous ne croyons pas nous aventurer en prédisant qu'elle deviendra bien vite une grande favorite de notre public.

Quant au ténor Putzani, il a partagé avec Mme Yerna les honneurs de la soirée. Il faudrait remonter bien haut dans l'histoire de notre scène lyrique pour trouver un ténor qui ait interprété avec autant de goût, de délicatesse le personnage de Des Grieux. M. Putzani par son jeu et sa voix nous a rappelés Bonnard et Leprestre deux artistes qui ont laissé parmi nous les meilleurs souvenirs.

Il a chanté la romance du Rêve avec une perfection absolue, qui lui a valu de longs et chaleureux applaudissements.

M. Putzani possède une voix flexible, bien timbrée et à ses qualités de chanteur joint celle d'être un excellent acteur. En un mot c'est un véritable artiste, qui nous en avons l'assurance, nous fera passer nombre d'agréables soirées au cours de la saison.

M. Brunat, rôle de Lescart, a rendu d'une manière parfaite ce type de soudard. Cet artiste possède une voix chaude, très sympathique, d'un volume plus que suffisant pour les rôles qu'il sera appelé à remplir cet hiver.

M. Bernard a affirmé un double talent de chanteur et de comédien.

Le rôle du comte Des Grieux qu'il remplissait est, il est vrai, un peu effacé, mais il a su lui donner du relief et un grand cachet de distinction.

Des compliments aussi à M. Combes qui est toujours le même artiste consciencieux et qui a été fort bien dans le rôle de Breigny.

Le ballet du troisième acte a été très gracieusement dansé.

L'orchestre et les chœurs ont marché à la perfection et nous sommes heureux de pouvoir adresser encore à M. Aloo, chef d'orchestre, nos félicitations très méritées.

Aujourd'hui, en matinée, seconde de "La Juvie", avec la même distribution qu'à la première.

Ce soir, pour les débuts de la troupe d'opérette, "Les Fédérés", avec M. Gamy, premier comique, M. Joubert, Mmes Cortez et Bertier.

Cette représentation sera suivie d'un grand ballet dansé par Miles Battaggi, Ghezzi et tout le corps de ballet.

Mardi soir, "Thais", avec Mlle Charpentier dans le premier rôle. M. Putzani tiendra le rôle de Nicolas et M. Montano celui d'Anthony.

TULANE.

La direction du Tulane offre cette semaine à ses habitués une pièce qui a été jouée sur différents théâtres de New York avec le plus grand succès: "Elevating a Husband", M. Mann excelle dans le rôle de Charles Sample, un jeune et ambitieux négociant, mais sans éducation, ni manières, il tombe amoureux d'une maîtresse de musique pauvre qui l'épouse avec l'idée d'en faire un homme du monde; elle y arrive après les expériences les plus comiques et les plus intéressantes.

Si M. Mann déploie dans son rôle talent le plus remarquable, il en est de même de Mlle Emily Ann Wellman dans le rôle de la jeune femme.

La troupe est identiquement la même qui a joué la pièce à New York, c'est à dire que le public de Tulane passera des moments délicieux à l'entendre. La scène et les décors sont ceux d'une pension pendant les quatre premiers actes, et d'un magnifique appartement dans le 5ème acte.

Il y aura matinée mercredi et samedi.

ORPHEUM.

Le programme qui tient l'affiche cette semaine à l'Orpheum est des plus attrayants, aussi y a-t-il eu foule à chaque représentation. M. Paul Pereira, avec son "Le Tour du monde", et Mlle May Tully, dans la comédie "The Battle Cry of Freedom", ont obtenu le plus grand succès, succès du reste partagé par le reste de la troupe.

Le programme qui sera inauguré lundi n'a rien à envier à ceux des semaines précédentes; il est des meilleurs. Parmi les artistes nous relevons le nom de Elliott Savonas, dont le talent musical est toujours apprécié par le public, et des Betton, dans une petite comédie intitulée "Between Trains". Sur le programme figurent aussi les frères Wilson, comédiens du plus grand mérite. Kelly et Lafferty, les frères Dare et le Zoo Circus de M. Appdale.

CIRQUE BARNUM ET BAILEY.

Le cirque Barnum et Bailey que chacun attendait avec tant d'impatience est arrivé à la Nouvelle-Orléans et a donné deux représentations, hier, devant une foule énorme. Chacune d'elles a commencé par le spectacle "Cléopâtre", qui est sans contre il le plus beau et le plus merveilleux qu'on ait jamais vu. Costumes, musique, ballet tout était à l'avant-garde, aussi le succès a-t-il été des plus grands. On se serait vraiment cru au temps de Marc Antoine et de Cléopâtre, sous le beau ciel d'Egypte; plus de 500 artistes y ont pris part.

Grand a été le succès obtenu par Mlle Katie Sandwala, la femme la plus forte du monde, qui pendant quelques minutes a jonglé à la surprise du public, avec des hommes, avec la même aisance que s'ils eussent été des enfants.

Mlle Mae Wirth n'a pas été moins applaudie dans ses exercices à cheval, et c'est avec le plus grand brio qu'elle a plusieurs fois fait le saut périlleux en avant sur son cheval.

Mlle Victoria Cordona dans ses exercices aériens a captivé le public qui ne savait qu'admirer le plus son courage ou son agilité. Les lutteurs japonais ont eu aussi leurs grands parts de succès surtout dans le jiu jitsu.

Petits et grands ont aussi beaucoup applaudi les clowns qui les ont fait rire à qui mieux mieux par leurs réparties spirituelles et leurs exercices comiques.

Si des artistes nous passons aux animaux, nous n'hésitons pas à dire qu'eux aussi ils sont passés maîtres, témoin les éléphants qui nous ont donné un magnifique spectacle de jeux de balle, et les phoques et les lions de mer qui présentés par le capitaine Winston ont émerveillé la foule par une gracieuseté de mouvements extraordinaires.

En un mot tout le spectacle qui s'est déroulé sous nos yeux sans interruption pendant des heures était merveilleux.

La foule qui avait envahi les principales artères de la ville de bonne heure dans l'après midi afin de voir la défilé de la parade du cirque a été quelque peu déçapante, celle-ci n'ayant pu avoir lieu à la suite d'un retard du train.

La direction du cirque s'est excusée de ce contre-temps auprès du public; le retard ayant été absolument indépendant de sa volonté.

Barnum et Bailey donneront leur deux dernières représentations aujourd'hui, en matinée à 2 heures et le soir à 8 heures.

Inutile de dire qu'une foule immense se pressera sous les vastes tentes du cirque.

Un Tapeur Qui A De l'Esprit.

Dans un château historique que chacun de nous est exposé à visiter pendant ses vacances, il se passe ceci de très amusant.

Un gardien promène le visiteur à travers les vieilles salles et raconte les plus horribles histoires: vols, incendies, brigandages, assassinats, dont ce lieu a été le théâtre.

Et il termine ainsi: "Mais c'est ici près de cette vieille porte, que s'est passé le plus effrayant de ces drames."

— Quoi donc? — Un étranger a passé hier sous cette porte et... a oublié de me donner un pourboire.

Le visiteur, ou stupéfait et effrayé de ce brigandage, ou ravi de ce boniment narquois, y va toujours d'un pourboire. Et il se retire inquiet.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

DU SANG

DANS LES TENEBRES GRAND ROMAN INEDIT

DANIEL LENEUR DEUXIEME PARTIE

Un contre l'autre

Un événement qu'il ne domine pas, s'accroît en lui, à dompter les minutes, dans le si-

lence et l'hostilité de salon jaune. Une pièce écorçante par la massive horreur d'un pseudo-style empire, mâtiné de byzantin.

Le goût délaissé de Raymond s'insurgeait contre la richesse ostentatoire d'un tel décor. Il le critiquait intérieurement, pour se distraire de sentir ses fibres se tendre et vibrer d'appréhension.

Mais le tic tac de la monumental pendule, sur la haute cheminée de marbre, dans la torpente du salon assourdi de tentures, lui causait un agacement qui devenait intolérable.

— Vais-je perdre mon sang-froid? se demandait-il, anxieux. Lorsque, enfin, la porte s'ouvrit, une détonne apnea ce trouble physique. Et pourtant, l'être de recueillement, d'intellectualité qu'était le jeune médecin répugnait tant à toute violence, que, pour sa confusion secrète, son cœur commença de battre à grande coupe.

L'était dressé, son chapeau et sa canne dans la main gauche.

Grand, mince, en la distinction austère de son défilé, il avait simplement l'attitude d'un visiteur.

Mais ses yeux flambaient sous son front mat, arboré par les cheveux en brosse. Et sa pâleur s'aggravait de la barbe sombre, dont le poète cachait presque le bancheur de col,

seule note claire de sa tenue fanébre.

Un mouvement d'apre curiosité lui fit attacher son dévorant regard sur celui qui entrain.

On le lui avait bien dit. C'était là le "beau Boris". — Une prestance, un viage, de héros, mais d'un héros barbare, avec des signes de brutalité, sans la noblesse, le fin orgueil des vainqueurs légendaires.

C'est bras, cette poitrine d'athlète...

— Etait-ce là que François, enlevé, avait posé sa jeune fiancée, son front de docteur, de rêve?...

Quelle expression bénéfable sur ces tocards traits slaves?...

La hauteur princière s'y était qu'une morgue insolente...

Et la voix, assésit, joignit son timbre rude au dédain agressif de la physiognomie.

— C'est vous qui vous êtes permis de forcer ma porte?...

Et il lui dit même pas: "monseigneur."

S'efforçant au calme, Raymond riposta par la question foudroyante: — Dites-moi pourquoi vous avez tué François!

lorsqu'il pénétra dans la pièce, et la colère avec laquelle il s'était écrié: "Vous avez forcé ma porte" ne parut pas s'accroître au change de nature, tandis qu'il toisait Delchaume en lui répondant: — Vous êtes fou!

— Boris Omiroff, reprit le jeune docteur, vous savez très bien que je ne suis pas fou. Je viens à vous en adversaire, mais en adversaire loyal. Je m'adresse à votre honneur pour vous demander l'explication d'un mythe, avant de vous tenter d'être tué par vous, sur le terrain.

Le prince se croisa les bras, et se prit à rire, — d'un rire sauvage.

— Je ne compte pas, pour servir Raymond tranquillement, me servir de votre secret pour vous dénoncer, pour vous livrer à la justice...

L'hilarité du Russe redoubla, plus outrageante, en secouades manvaises.

— Non... Je ne veux pas vous considérer comme un assassin...

— Vous êtes bien bon!... Ah! vous êtes bien bon!...

Delchaume se tut, le regarda. Des deux, ce n'était pas lui qu'on eût pu croire au dément.

Omiroff, maintenant, écumait. Répétant plusieurs fois: "Vous êtes bien bon," il passa de l'ironie rieuse à une gravité sinistre, puis au grincement de la ra-

Le volonté, la résolution d'une mise en scène, la prudence même, et le vernis de l'éducation, tout ornaient, cédait, sous l'éruption des forces primitives et véhémentes.

Le véritable Omiroff était déchaîné.

— Allez-vous-en! haria-t-il en marchant sur Delchaume jusqu'à le toucher. F... moi le camp!

Blême, immobile, Raymond ne voulait pas rompre d'un pouce.

Toutefois, au sang martirier envahit son cerveau à l'idée que cet homme allait porter la main sur lui.

En même temps, il fut assésit de désespoir.

Faudrait-il renoncer à jamais à connaître?...

Il avait tout appréhendé: les dénégations, les injures, les bravades, même les saofaronnades cyniques.

Mais, de moins, il entendrait des paroles banales. De ces paroles, faussent-elles mensongères, de leur accent, de leurs contradictions ou de leur sincérité, il tirerait quelque éclaircissement, un fil conducteur à travers les ténèbres de l'obédante égoïsme.

— Sans doute. Vous ne reculez pas devant un duel, imaginez. Me forcez-vous à vous soumettre publiquement?

Malgré tout l'empire qu'il gardait sur lui-même, une révolte virile lui arracha cette réplique à l'abominable insolence du Russe.

Mais aussitôt, l'impression, qu'il n'avait pas eue encore, d'un danger immédiat, traversa son cerveau. En un éclair, il se représenta la scène racontée par Mlle Katchintzeff, — le mojik assésit avec une bouteille de champagne.

Il se vit près de saisir un sort analogue.

L'impulsion de frapper, de broyer, passa, fâchée rouge, dans les yeux d'Omiroff, lui fit un visage effrayant.

Ses mains convulsives tâchèrent le vide autour de lui, obéissant on ne savait quoi.

Une d'elles, tandis qu'il prélat, regard, recontra, au bord d'une onouie, une lourde coupe en malchôte, garnie de bronze, — ou de ces objets de luxe mochovite, que le Parisien Delchaume dédaignait à part soi quelques minutes avant.

Avec quelle aisance, la main puissante, comme elle eût fait d'un cristal de Venise, souleva cette masse!

Mais, instantanément, elle la rejeta, repoussant avec l'arme de hasard la tentation trop forte.

— Sans doute. Vous ne reculez pas devant un duel, imaginez. Me forcez-vous à vous soumettre publiquement?

Malgré tout l'empire qu'il gardait sur lui-même, une révolte virile lui arracha cette réplique à l'abominable insolence du Russe.

Mais aussitôt, l'impression, qu'il n'avait pas eue encore, d'un danger immédiat, traversa son cerveau. En un éclair, il se représenta la scène racontée par Mlle Katchintzeff, — le mojik assésit avec une bouteille de champagne.

Il se vit près de saisir un sort analogue.

L'impulsion de frapper, de broyer, passa, fâchée rouge, dans les yeux d'Omiroff, lui fit un visage effrayant.

Ses mains convulsives tâchèrent le vide autour de lui, obéissant on ne savait quoi.

Une d'elles, tandis qu'il prélat, regard, recontra, au bord d'une onouie, une lourde coupe en malchôte, garnie de bronze, — ou de ces objets de luxe mochovite, que le Parisien Delchaume dédaignait à part soi quelques minutes avant.

Avec quelle aisance, la main puissante, comme elle eût fait d'un cristal de Venise, souleva cette masse!

Mais, instantanément, elle la rejeta, repoussant avec l'arme de hasard la tentation trop forte.